

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 15 janvier 1887

JEAN-JEUDI

PREMIÈRE PARTIE—(Suite)

Ce calme, ou plutôt cette impassibilité qu'il savait menteuse, l'inquiétait. Il devinait d'effroyables tempêtes sous ce masque tragique et ne s'expliquait point où cette femme brisée, cette mère au désespoir, puisait l'énergie nécessaire pour oublier ses souffrances physiques et dominer ses douleurs morales.

— Je ferai ce que vous désirez, madame... répliqua le jeune homme. Mais à votre tour vous ne refuserez pas de prendre une potion dont je vais donner la formule et sur laquelle je compte absolument pour vous soutenir.

— Je vous obéirai, docteur... murmura Mme Leroyer, avec un triste sourire.

— Les pharmacies sont encore ouvertes... dit Etienne en s'adressant à Berthe. Je vous prierai, mademoiselle, d'aller tout de suite faire préparer mon ordonnance.

— Il y a du papier et des plumes dans la pièce voisine, répondit vivement la jeune fille.

Elle entraîna le docteur et, dès qu'elle se trouva seule avec lui, demanda d'une voix tremblante :

— Pourquoi cette potion ?... ma mère est donc en danger ?

— Non, mademoiselle.

— Vous me le jurez ?

— Je vous le jure !... mais le danger peut venir d'un moment à l'autre et mieux vaut le prévenir que d'avoir à le combattre.

— Vous avez raison, docteur... Voici ce qu'il vous faut pour écrire...

La jeune fille prit l'ordonnance et s'élança dans l'escalier pour courir commander la potion chez le pharmacien.

Etienne rentra dans la chambre mortuaire.

Mme Leroyer avait allumé le cierge acheté par Berthe, et à la clarté pâle de ce cierge elle lisait les prières des morts dans un vieux livre d'heures.

Le jeune médecin la contemplait avec effarement. Une si grande force d'âme en de telles circonstances lui paraissait absolument surhumaine.

Berthe revint au bout de dix minutes, apportant une petite fiole et un gobelet.

Le docteur agita la fiole, versa dans le gobelet la moitié environ de son contenu, et, s'approchant d'Angèle, lui dit :

— Buvez, je vous en prie...

Mme Leroyer fit un signe affirmatif, avala le liquide jusqu'à la dernière goutte et se plongea de nouveau dans sa lecture.

La jeune fille s'approchant d'Etienne murmura près de son oreille :

— Maintenant, si vous voulez, nous nous occuperons des lettres.

— Dans un moment, répondit le médecin du même ton.

Berthe n'insista pas, et silencieuse joignit les mains en balbutiant une prière.

Etienne avait les yeux fixés sur Mme Leroyer avec une profonde attention.

Il paraissait attendre quelque chose.

Bientôt il vit la veuve du supplicié faire les mouvements brusques habituels aux personnes qui luttent contre le sommeil.

A plusieurs reprises elle passa la main sur ses paupières qui se fermaient malgré ses efforts.

Sa tête se balançait d'une épaule à l'autre et finit par se fixer en arrière, appuyée au dossier du fauteuil.

Le livre d'heures, s'échappant de ses doigts amollis, tomba sur le lit mortuaire.

— Mon Dieu ! demanda Berthe effrayée, qu'a-t-elle donc ?

— Silence ! dit le docteur en appuyant un doigt sur ses lèvres. Elle dort !...

— Ce sommeil est étrange...

— Nullement... J'ai usé d'un subterfuge pour éviter à votre mère cette veillée navrante qu'un irrémédiable épuisement aurait suivi sans doute... Elle a pris un narcotique inoffensif... Placez un

tandis qu'Etienne se plongeait dans une rêverie douloureuse.

A six heures et demie du matin Mme Leroyer dormait encore, mais son sommeil devenait agité.

— Docteur, murmura Berthe, voyez...

— Je vois, mademoiselle... Elle s'éveillera dans un instant...

Angèle en effet ouvrit les yeux au bout de quelques minutes. Elle promena autour d'elle un long regard et ne put cacher sa surprise en voyant qu'il faisait jour.

— J'ai dormi... balbutia-t-elle, et vous m'avez laissée dormir !...

— Nous nous serions bien gardés de vous réveiller, madame, car le sommeil vous faisait du bien...

XLV

— Il me semble en effet que je me sens plus forte...

— Soyez sûre que vous ne vous trompez pas...

— Quelle heure est-il ?

— Près de sept heures...

— Vous avez préparé les lettres ?...

— Oui, mère, répondit Berthe, M. Etienne les a écrites et j'ai mis moi-même les adresses...

— Un commissionnaire les portera ce matin... dit Mme Leroyer.

— Et je vais les lui donner en descendant... ajouta Etienne.

— Vous nous quittez déjà, docteur ?

— Il le faut bien, madame. J'ai des visites à faire...

— C'est juste... Le malheur rend égoïste... on oublie ! Berthe, mon enfant, tu vas me donner ce qu'il me faut pour m'habiller...

— Vous allez sortir, mère ?

— Il faut que j'aille à la mairie faire la déclaration...

Etienne intervint :

— Permettez-moi d'insister de nouveau, madame, pour vous éviter une démarche pénible... dit-il. Donnez-moi l'autorisation de me charger de tout...

— Je vous remercie comme hier, et comme hier je refuse... répliqua la mère de douleur. Il y a là un dernier devoir à remplir envers l'enfant que j'ai perdu... et je veux remplir ce devoir moi-même...

En présence d'une détermination si ferme, aucune insistance n'était possible.

Le docteur serra les mains des deux femmes et se retira en emportant les lettres et en promettant de revenir dans la journée.

Mme Leroyer fut bientôt prête.

Elle mit dans sa poche les papiers de famille qu'elle avait cachés sous son traversin et revint près de Berthe.

— Mon enfant, lui dit-elle, nous devons consulter nos ressources avant d'agir... Je voudrais que ton frère n'ait pas un convoi de dernière classe... que pouvons-nous ?...

— Mère, répondit la jeune fille, non sans un peu d'hésitation, vous pouvez ce que vous voudrez...

— Nos économies ne sont donc pas tout à fait épuisées ?

— Il s'en faut de beaucoup, mère...

— Combien reste-t-il ?

— Près de cinq cents francs...

Mme Leroyer regarda Berthe avec stupeur et répéta :

— Près de cinq cents francs ! Tu ne te trompes pas ?

— Non, mère...



Berthe jeta ses bras autour du cou de sa mère dont elle couvrit les joues de baisers. — (Page 44, col. 1).

oreiller sous ses épaules... Quand elle se réveillera elle aura retrouvé les forces dont elle a tant besoin...

Berthe obéit, puis elle passa dans la chambre voisine où le docteur écrivit les quelques lettres de convocation demandées par Mme Leroyer.

Ces lettres, avons-nous besoin de le dire, portaient le nom d'Abel Monestier, le seul sous lequel ses camarades connaissaient le pauvre enfant.

Vers quatre heures du matin les deux jeunes gens avaient fini leur travail.

— Maintenant, mademoiselle, dit Etienne, prenez un peu de repos... je vais rejoindre madame votre mère et veiller auprès d'elle.

Berthe secoua la tête.

— Je ne suis pas fatiguée... répondit-elle, nous veillerons tous deux.

Et elle alla s'agenouiller au chevet de son frère,